

The background of the cover is a photograph of a large crowd of people at a concert or festival. The crowd is seen from behind, with many people raising their hands in the air. The scene is backlit by a very bright, hazy light source, likely stage lights or the sun, creating a strong silhouette effect and a soft, ethereal glow. The sky is a mix of light blue and white, with some wispy clouds.

Frédéric Pillon

# JOUR CLAIR

roman

FREDERIC PILLON

Jour clair

© FREDERIC PILLON, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3282-8

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Joce, Florent, Évelyne, Muriel, sans oublier, Janis, Bernie,  
Serge, Jean-Paul et tous les autres...

*Jour Clair* est librement adapté de la pièce de théâtre *Contrepoint*, écrite et mise en scène par Florent Pillon en 2020, au théâtre de la Rotonde – espace culturel situé sur le campus de l'INSA Lyon.

**Comme une image**

*Bureau de Lucas, Lyon 6<sup>e</sup> arrondissement*  
*De nos jours*

Attendre, c'est subir. On n'y peut rien.

Le temps ne négocie pas. Il nous escorte jusqu'à l'échéance sans passion ni défi. Et pourtant, un jour, il égrènera sa dernière seconde. La trotteuse s'affalera comme un couperet, quelque part, sur le quai du métro, dans le bleu d'un atoll, ou aux confins d'un Ehpad – emmuré dans l'oubli.

Moi, je savoure les instants perdus, ce sursis délicieux. De toute façon, l'aiguille gagne toujours ; elle poursuivra sa course, imperturbable, alors, à quoi bon lutter !

J'aperçois une lumière crue, diffuse. Je plisse les yeux. Des cercles multicolores apparaissent – des halos d'irréalité échappés d'un plan cinématographique surexposé. Une silhouette se dessine. Eleanor Valovic se tient là, devant moi, immobile. Je l'ai convoquée, je ne sais plus quoi faire. Comment vais-je mener mon interrogatoire ? Je jette un coup d'œil sur mes notes, tente de me recentrer : sans succès. Mon regard se porte ailleurs, attiré comme un aimant par la bouilloire métallique juchée sur la console IKEA. Je me lève, j'actionne le contacteur translucide. L'eau s'éveille, s'agite. L'interrupteur revient dans sa position initiale en émettant un petit *cloc* : « J'ai du Rooibos saveur *Carrot Cake* ».

J'ai 26 ans, capitaine en fonction depuis cinq ans, déjà. J'aspire à devenir commandant, peut-être le serais-je dans trois ou quatre ans. Les nominations vont bon train ces dernières années, il faut rattraper le temps perdu. Les grands bouleversements ont envoyé un bon nombre de mes prédécesseurs au tapis, derrière les barreaux pour les plus chanceux – les autres ont été abandonnés sur le bord d'un chemin, une balle dans la nuque. Les années d'injustice et de terreur sont encore fraîches dans les esprits.

En 2012, la France s'est durcie, recroquevillée. Ma mère et moi sommes partis chez des amis installés aux confins de l'Occilandie, dans un village près de Bilbao. Ils nous ont accueillis avant que les frontières ne deviennent hermétiques. Mon père est resté à Paris – son travail l'exigeait. Un an plus tard, ma mère a pris la décision de le rejoindre. Ultime étreinte, derniers baisers. Ses amis et moi, avons continué sans elle, par-delà la Méditerranée, en Casamance.

L'Afrique avait conservé son indépendance, loin des oukases occidentaux. Les dissidents français expatriés avaient créé la Zone Française Libre – ZFL –, la résistance s'était organisée. La terreur n'a pas de valeur lorsqu'on en est éloigné – cinq mille kilomètres me séparaient de Paris. Je n'ai eu qu'une vision parcellaire du drame qui s'y est joué. C'était loin.

Le monde d'après s'est délité. Le Moyen-Orient a survécu grâce à son inintérêt économique ; ses sous-sols devenus stériles, l'occident s'est détourné de cette région, la laissant pour morte. Les ressources pétrolières et gazières épuisées, ajoutées au bouleversement climatique, ont transformé ces contrées en un terrain boueux battu par les vents et les tornades cent jours par an : le reste du temps, on étouffe. L'empire du milieu, intrigant et insondable, n'a rien laissé filtrer. Le continent Africain, résilient, peu rancunier des années Françafrique, a rendu sans amertume à la France, le seul trésor que l'on ne lui avait pas pillé : son hospitalité. En Casamance, le climat est resté respirable.

J'ai passé la fin de ma jeunesse dans une maison ancrée sur le littoral, une villa aux couleurs délavées, écrasée par la chaleur. Au Cap Skirring, le soleil est au rendez-vous chaque jour. Avachi sur mon sunbed déglingué, j'ai scruté l'horizon, contemplé l'océan, compté les vagues, à chaque série de sept en venait une plus puissante, un spectacle répétitif et envoûtant : je me suis ennuyé ferme. Ma vie s'est apparentée à un conte affreusement merveilleux, il ne se passait rien : des vagues, du sable blond et un soleil éternel - l'enfer. On jalousait mon oisiveté, je le sentais bien, alors que je rêvais d'action, de combat. Pour tuer le temps, je me suis lancé des défis, parfois stupides, souvent dangereux. Puisque je crains l'eau, son immensité, sa violence, j'ai intégré un équipage de pêcheurs en pirogue. Je suis entré dans l'âge adulte en chemise hawaïenne crasseuse, puant le poisson, chaussé de tongs miteuses. Mon manque d'ambition me sidérait. Un matin, mon embarcation s'est rebellée, a rué et m'a déposé sur le sable, perclus d'hématomes. Las de mes lamentables exploits, mon équipe m'a largué : j'ai retrouvé mon transat. Ce jour-là vers midi, une main assurée a touché mon épaule ; j'ai marmonné quelques phrases inintelligibles, je me suis retourné, j'ai grommelé encore. On m'a secoué plus vivement : je me suis éveillé. J'ai reconnu Senghor le fils de la cuisinière : « Réveille-toi Lucas, j'ai un message pour toi ». Senghor m'a tendu un courrier officiel daté du 25 mai 2015 – nous étions fin juin. J'ai rafistolé à la hâte mes Tom Ford polarisées, vestige de mon naufrage : j'ai ouvert le pli. Mes parents étaient morts lors de la catastrophe de mai, dans la zone nord, en Grande Oïlandie : je me suis effondré.



Depuis ma terre d’asile, une seule volonté m’animait désormais : revenir chez moi. Ma vocation est née sur ce lieu d’exil. J’ai été séduit par une campagne d’enrôlement dans la police, les organes d’informations diffusaient des annonces sans discontinuer. Adieu les sweats à capuche, les jeans troués, la coupe *Justin* ; mes rêves de gosses se sont envolés avec l’âme de mes parents. Fin 2015, je suis entré à L’École Nationale Supérieure de la Police implantée en ZFL, j’en suis sorti deux ans plus tard, estampillé du grade de lieutenant. Cette époque a concrétisé un rêve, celui de devenir commandant avant trente ans. J’ai rejoint la France après sa chute, pour l’aider à se relever – tout était à reconstruire, il fallait faire vite.

Pendant la débâcle de 2015, en France, les gouverneurs sont tombés un à un. La révolte a été effroyable. Les franges de libération criaient : « Dehors ou mort ! ». Une partie d’entre elles a été décimée dans les combats. Des résistants sont arrivés de toute part, la relève s’est automatisée, les vivants ont remplacé les morts. Le pays ressemblait à une nappe carminée à l’odeur métallique. La Grande Oïlandie a brisé les hommes, leurs espoirs, a anéanti les régions, leurs cultures, sources de richesses et de transmission. La France a été métamorphosée, défigurée, des villes entières ont été cataloguées en « zone écarlate » – insalubrité et insécurité maximum. Quand le dernier tyran a rendu son ultime souffle, la démocratie a respiré profondément cette odeur putride pour la garder ancrée dans sa mémoire. Les générations futures n’oublieraient pas ce que la bêtise a de mortifère.

\*\*\*

Je garde des souvenirs de Paris avant 2012. Une photo prise avec mes parents et ma sœur sur le Champs de Mars. Derrière nous, la tour Eiffel avec ses files d’attente interminables. La photo, comme une image subliminale, révèle une période indolente et heureuse. Pourtant, nous étions proches du chaos. Aujourd’hui Paris et sa banlieue ne sont plus qu’un immense lac, étale et nauséabond. La Seine est sortie de son lit à plusieurs endroits dévastant tout. Deux immenses centrales hydroélectriques construites sur le fleuve dans les premières années de la terreur, ont cédé. Elles étaient destinées à l’autosuffisance énergétique de la capitale. Un matin de mai 2015, la terre a tremblé, les lumières se sont éteintes, le silence s’est installé dans la ville ; Paris s’est mis à chanceler, à onduler dans tous les sens. Les barrages, bâtis à l’emplacement des ponts d’Austerlitz et du Garigliano, se sont fissurés, fracassés, et l’eau s’est répandue. Une vague gigantesque a tout balayé, emportant avec elle ce qu’il y avait de

vivant dans son flot. Paris git désormais sous une couche de boue infecte. Plus rien ne ressemble à rien.

Encore quelques années et je deviendrai un grand flic. Je retrouverai ma sœur, Élise. Elle a quitté la France en 2012, un an avant ma mère et moi. Elle est partie pour Chicago et n'a plus donné de signe de vie. En 2015, un missile s'est écrasé au cœur du lac Michigan, l'onde s'est propagée en détruisant une partie de la ville. J'ai cru mourir à l'annonce de la nouvelle, mais le mois dernier, j'ai reçu une missive venant de New York : Élise me cherche. J'ai mis un temps à le croire. Elle a survécu.

Cette remontée du passé, je la dois à mon invité : Eleanor Valovic, une icône pour certains, une énigme pour d'autres. Son nom m'est apparu la première fois au verso des pochettes de disques des groupes en vogue. Sur tous les albums, à la fin dans les *Special thanks*, on lisait : Produced by Eleanor Valovic ou Directed by EV. Pour ma part, je classe Eleanor dans la catégorie icône, mais à l'évocation de ce souvenir seulement, le reste est flou. Adolescent, bien avant que je parte en Afrique, j'ai consacré mon temps libre à jouer de la guitare, à chiner des posters de groupes de rock dans les surplus. J'ai passé des journées entières dans ma chambre à rêver en scrutant le plafond en pensant aux « Starplayers », aux « Washburns » – ces groupes ont électrisé ma génération. C'était une évidence, ma vie serait dédiée au rock. Nous étions toute une bande à fréquenter les cafés parisiens, on aimait bien traîner du côté Oberkampf les mercredis et samedis après-midi. L'univers du rock se déclinait dans le 11<sup>e</sup> et le nom nous plaisait bien : Oberkampf. Le côté historique nous est passé au-dessus de la tête, en revanche les « Oye Oye » scandés par le groupe punk homonyme nous parlaient davantage. Je l'ignorais à l'époque, mais les « Oïe Oïe » signifieraient bientôt : « Vive l'Oïlandie », ils auraient une tout autre résonance dans la bouche des séparatistes – eux, aspireraient à un pays plus dur, plus laid, plus cruel.

Du Rooibos ! Pourquoi pas une verveine ou un tilleul menthe. C'est comme proposer un verre de lait à Keith Richard. Quel imbécile ! J'aurais dû dire : « Si vous voulez Eleanor, on va boire un verre, je connais un endroit *hype* à deux pas, on va se raconter nos vies ! ». J'ai préféré offrir du Rooibos. D'un autre côté, là où je travaille, il n'y a pas d'endroit *hype*, et quant à nos vies, c'est surtout la sienne qui m'intéresse – une période située entre 2012 et 2015 –, son autre vie. Sa vie secrète.

Flash ! Je suis aveuglé, comme ébloui par des phares mal réglés. Une sensation de trou noir laisse la place à un reflet diffus, dont les contours se